



Dans l'ivresse mescalinique : Jean-Paul Sartre, clinicien de l'imagination ?

Gautier Dassonneville

Number 9, 2021

Drogues et sens altéré(s)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1091462ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1091462ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (print)

1929-090X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dassonneville, G. (2021). Dans l'ivresse mescalinique : Jean-Paul Sartre, clinicien de l'imagination ? *Cygne noir*, (9), 80–109.
<https://doi.org/10.7202/1091462ar>

Article abstract

Dans quel cadre culturel et théorique la fameuse expérimentation de mescaline par Jean-Paul Sartre s'est-elle déroulée ? En répondant à cette question, nous mettons au jour comment un modèle psychopathologique fonctionne à plein régime dans les « Notes sur la prise de mescaline » (2010 [1935]) et continue de nourrir la description eidétique de l'imagination chez Sartre, malgré la réduction phénoménologique qui est censée opérer dans *L'imaginaire* (1940). La mise en exergue du paradigme jacksonien dans la clinique française de la mescaline nous permettra de prendre en compte l'extraction psychopathologique du thème de la dégradation de la conscience dans la phénoménologie sartrienne. De plus, à travers cette approche historique et critique, nous sommes également attentifs à la formulation d'une phénoménologie du signe dont nous traçons les contours pour évaluer le rôle que l'intoxication mescalinique a pu jouer dans l'appropriation sartrienne des notions d'ustensilité et d'être-au-monde rencontrées chez Heidegger. Notre hypothèse est la suivante : en se soumettant à l'empire de la substance hallucinogène, Sartre s'est montré un formidable clinicien de l'imagination, poussant à son comble et redéfinissant les attendus de la méthode pathologique, en se frayant enfin une voie vers la découverte de la Contingence.

© Gautier Dassonneville, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

DANS L'IVRESSE MESCALINIQUE : JEAN-PAUL SARTRE, CLINICIEN DE L'IMAGINATION?

Figure éminente de la psychiatrie française du xx^e siècle, Henri Ey (1900-1977) consacre aux hallucinogènes un important chapitre de son imposant *Traité des hallucinations* de 1973. Il y expose une vaste synthèse des études existantes sur le peyotl et la mescaline¹, après avoir établi un tableau général des drogues hallucinogènes et présenté séparément les cas du haschisch, du LSD et des champignons à psilocybine. Cet état des lieux des connaissances sur les hallucinogènes s'inscrit dans une partie du *Traité* où les hallucinations sont abordées du point de vue de la pathologie cérébrale, mais il s'achève néanmoins sur une réflexion sur la valeur des expériences subjectives provoquées par ces drogues, qui fait la part belle à la terminologie psychédélique². Du point de vue de l'histoire de la psychiatrie, il est intéressant de constater que l'ordre de présentation de ces différents hallucinogènes par Ey³ ne correspond pas à celui que l'on aurait pu attendre d'après la chronologie de leur découverte et de leur usage par les savants : le haschisch, puis le peyotl et la mescaline, avant la psilocybine et le LSD. Bien que Ey n'explique pas son choix, on peut suggérer que le psychiatre français termine son grand tableau des psychotropes par la mescaline pour la simple et bonne raison qu'il est en mesure de s'adosser à une expérience plus ancienne et à une connaissance plus intime de cette substance et de la littérature afférente.

En effet, tout en rendant hommage à ses illustres prédécesseurs, Ey fait reposer ses analyses de « l'ivresse mescalinique⁴ » sur ses propres observations inédites d'une cinquantaine de cas, effectuées entre 1934 et 1937, incluant une auto-expérimentation faite en 1934⁵. Or, si l'on se rappelle que la carrière de l'auteur du *Traité des hallucinations* a débuté à l'hôpital Sainte-Anne, où il s'est fait remarquer dès 1932 par un mémoire sur les formes hallucinatoires de l'automatisme verbal publié dans *Hallucinations et délires*⁶ (1934), on conviendra que nous nous tenons face à une page paradoxalement méconnue de l'histoire de la mescaline en France. Car c'est dans ce contexte de recherches que prend place le fameux épisode du *bad trip* de Jean-Paul Sartre (1905-1980), en février 1935, tel qu'on le désigne parfois rétrospectivement⁷ à partir des témoignages de Simone de Beauvoir (1908-1986) – et de Sartre lui-même – dans les années 1960-1970⁸.

Les faits sont bien connus et sont souvent rappelés de la manière suivante : alors qu'il élaborait une théorie phénoménologique de l'imagination qui aboutira aux publications de *L'imagination*⁹ (1936) et de *L'imaginaire*¹⁰ (1940), Sartre décida de se faire injecter la substance hallucinogène sous le contrôle de son ancien camarade de l'École normale

supérieure, Daniel Lagache (1903-1972), devenu interne en psychiatrie à l'hôpital Sainte-Anne de Paris. Les injections de mescaline qu'il reçut mirent Sartre en proie à des visions plutôt cauchemardesques dont Beauvoir rapporte la teneur en ces termes : « Il avait vu des parapluies-vautours, des souliers-squelettes, de monstrueux visages ; et sur ses côtés, par-derrrière grouillaient des crabes, des poulpes, des choses grimaçantes¹¹. » Si l'hallucinogène n'eut pas les effets escomptés de visions kaléidoscopiques et oniriques pendant la phase d'intoxication, il eut cependant un impact sur l'état psychologique général de Sartre puisque des retours d'hallucination le poursuivirent par la suite pendant plusieurs mois. La mescaline, dira Sartre, fut la « cause occasionnelle¹² » qui déclencha chez lui une période de crise dépressive et hallucinatoire, entre mars 1935 et mars 1937, durant laquelle le philosophe et écrivain, influencé par ses lectures psychopathologiques, crut être atteint d'une psychose hallucinatoire chronique. Mais le philosophe *décida*¹³ finalement – et tout soudainement – de congédier définitivement ses hallucinations de crustacés et de ne plus être fou pour embrasser la carrière d'homme de lettres à laquelle il se destinait.

Ce happy end de la crise mescalinienne pourrait sembler un peu mythique ou, tout du moins, elliptique. Sartre raconte néanmoins dans ses *Carnets de la drôle de guerre* comment, durant la période où il croyait devenir fou, il se jeta passionnément et de tout son être dans l'écriture de nouvelles¹⁴. Sans avoir eu accès à ce témoignage, Thomas J. Riedlinger a suggéré, dès 1982, une idée du même ordre : l'écriture romanesque aurait permis à Sartre d'intégrer psychiquement les vécus traumatiques anciens qui avaient été réactivés par l'expérience psychédélique de février 1935¹⁵. S'appuyant sur les travaux du psychiatre Stanislas Grof¹⁶, Riedlinger n'hésitait pas à accorder à *La nausée* la gloire d'être le premier roman psychédélique de l'histoire. Mais peut-être était-ce là enrôler un peu rapidement Sartre dans un programme d'exploration de la psyché et de ses matrices inconscientes qui n'était pas tout à fait le sien, lui qui élaborait au début des années 1940 une méthode d'analyse psychoanthropologique qui se dispense du recours théorique à l'inconscient, à savoir la psychanalyse existentielle. Or, cette discipline nouvelle propose précisément de se donner les moyens de déchiffrer le choix originel par lequel un individu singulier se détermine dans l'existence. Point d'aboutissement de quinze années de recherches, la psychanalyse existentielle représente la manière dont Sartre s'est emparé de la phénoménologie d'inspiration husserlienne et heideggérienne depuis une tradition psychophilosophique française très marquée par la psychopathologie. En effet, à l'époque où il rédigeait son mémoire de DES sur *L'image dans la vie psychologique : rôle et nature*¹⁷, Sartre assistait aux présentations de malades du docteur Georges Dumas à Sainte-Anne et il participait à la révision de la première traduction française de la Psychopathologie générale de Karl Jaspers. Aussi l'expérimentation de la mescaline,

après l'année 1933-1934 passée à Berlin pour étudier Husserl, s'inscrit-elle dans la continuité d'un dialogue déjà ancien avec Lagache sur la question des productions oniriques et délirantes de la conscience¹⁸. Selon nous, cette expérimentation marque même le point culminant du rôle joué par la clinique dans la philosophie de l'existence de Sartre.

Restées relativement confidentielles depuis leur publication en 2010 dans *Les mots et autres écrits autobiographiques*, les « Notes sur la prise de mescaline »¹⁹ de Sartre nous livrent un accès immédiat à cet épisode important, sinon déterminant, de l'histoire de la pensée française contemporaine. Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), qui en fut l'un des tout premiers lecteurs, utilise ce texte dans *La structure du comportement*²⁰ (1942), où il se réfère à une « observation non publiée de J.-P. Sartre », ainsi que dans *Phénoménologie de la perception*²¹ (1945), où il cite un passage des « Notes » en renvoyant cette fois à une « auto-observation inédite ». Aux côtés de l'analyse des données issues de certains expérimentateurs allemands de la mescaline (Willy Mayer-Gross et Johannes Stein²²), où Merleau-Ponty interprète les phénomènes de synesthésie comme l'expression d'un rapport global et primitif du corps au monde perçu, les auto-observations de Sartre sont données pour montrer comment la transformation de la subjectivité hallucinée transforme la perception des entours, sans pour autant que la chose hallucinée ne soit le pôle d'une révélation progressive du sens comme dans la perception normale. Pour sa part, Merleau-Ponty thématise l'« imposture hallucinatoire²³ », selon laquelle les malades distinguent leurs hallucinations de leurs perceptions tout en désintégrant le primat du réel qui leur permettrait de discerner l'hallucination comme illusoire. Mais, en dernière instance, les analyses merleau-pontiennes tendent à minimiser le rôle méthodologique de l'auto-expérimentation de la mescaline pour le philosophe qui cherche à comprendre la vérité de l'hallucination : soit le philosophe conserve ses facultés réflexives mais il manque l'intégrité du phénomène hallucinatoire, soit il cède à la poussée hallucinatoire mais alors il n'est plus en mesure d'en décrire le processus ni le contenu. Si cette réserve concernant la viabilité d'une connaissance du vécu délirant en première personne peut être mise au compte d'une prise de distance que Merleau-Ponty amorce vis-à-vis de la conception sartrienne de l'imaginaire²⁴, il ne faudrait pas surestimer trop vite, en contrepartie, le rôle méthodologique et théorique que Sartre accorderait *explicitement* à l'intoxication mescalinique. Ce dernier semble avoir été lui-même conscient de la difficulté soulevée par Merleau-Ponty, si l'on veut bien considérer que *L'imaginaire* ne fonde pas sa théorie de l'hallucination sur cette expérimentation et se limite à un usage illustratif d'un phénomène identifié comme une « hallucinose²⁵ » dans les « Notes » et finalement décrit comme « un bref phénomène hallucinatoire » différent des « véritables hallucinations²⁶ ». Cela dit, faut-il pour autant conclure au caractère superfétatoire et anecdotique de l'expérience de la mescaline dans

le cadre de l'élaboration sartrienne d'une psychologie phénoménologique de l'imagination originale dont les acquis déboucheront sur l'ontologie phénoménologique de *L'être et le néant* (1943)?

Dans les lignes qui vont suivre, nous nous proposons de reconstituer le cadre culturel et théorique dans lequel s'est déroulée la prise de mescaline à Sainte-Anne. Ce faisant, nous mettrons au jour comment le modèle psychopathologique, qui fonctionne à plein régime dans les « Notes », continue de nourrir la description eidétique de l'imagination chez Sartre, et ce, malgré la réduction phénoménologique qui est censée opérer dans *L'imaginaire*²⁷. La mise en exergue du paradigme jacksonien dans la clinique française de la mescaline nous permettra de relever l'extraction psychopathologique du thème de la dégradation de la conscience dans la phénoménologie sartrienne. De plus, à travers cette approche historique et critique, nous serons également attentifs à la formulation d'une phénoménologie du signe dont nous tracerons les contours pour évaluer le rôle que l'intoxication mescalinique a pu jouer dans l'appropriation sartrienne des notions d'us-tensilité et d'être-au-monde rencontrées chez Heidegger. On tentera ainsi de répondre à la question suivante : en se soumettant à l'empire de la substance hallucinogène, Sartre ne s'est-il pas montré un formidable clinicien de l'imagination, poussant à son comble et redéfinissant les attendus de la méthode pathologique²⁸ par le frayage d'une voie vers la découverte de la Contingence?

Le paradigme néo-jacksonien de la clinique de l'ivresse mescalinique chez les psychiatres de Sainte-Anne

Les « Notes sur la prise de mescaline » nous permettent aujourd'hui de mieux connaître les conditions de l'expérimentation de la mescaline qui s'est déroulée dans « un petit bureau de l'asile Sainte-Anne » ainsi que dans « la salle de garde » un jour de février 1935²⁹. La première injection de 0,30 gramme de mescaline fut réalisée à 11 h 10, la seconde à 12 h 00. La dernière observation horaire du rapport est située aux environs de 16 h 30, heure à laquelle Sartre affirme n'avoir plus que de « légères bouffées de troubles psychiques³⁰ ». Le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque nationale de France n'évoque pas le moment où les expérimentateurs décidèrent de mettre fin au protocole, mais on y apprend que la session a au moins duré « jusqu'à vers cinq heures et demie³¹ » et qu'à 20 h 30, Sartre était encore sujet à des visions. Comme le signale l'éditrice du texte, Juliette Simont³², il reste difficile de savoir si des pages ont été perdues ou si Sartre a tout simplement arrêté la rédaction de son rapport en cours de route³³. Le fameux combat avec une pieuvre hallucinée dont parle Beauvoir n'est pas enregistré parmi

les phénomènes éprouvés ce jour-là. En revanche, les notes permettent de redonner toute son importance au docteur Julien Rouart (1901-1994) dans la supervision de l'expérimentation et, avec lui, c'est le contexte plus général de la première campagne de recherches cliniques et expérimentales sur la mescaline à l'hôpital Sainte-Anne dans les années 1930 qui se redessine sous nos yeux³⁴.

Le trio formé par Sartre, Lagache et Rouart partage un même intérêt pour l'approche phénoménologique développée en psychiatrie par Karl Jaspers (1883-1969) à Heidelberg au début du xx^e siècle, sous l'influence des travaux respectifs de Dilthey et de Husserl. Nous avons rappelé l'intérêt de jeunesse de Sartre pour Jaspers, intérêt qui remonte à sa participation, avec Paul Nizan, à la première traduction française de *Allgemeine psychopathologie* effectuée par Alfred Kastler et Jean Mendousse, parue chez Alcan en 1928. Quant à l'appropriation méthodologique de cette approche par Lagache et Rouart, elle apparaît à l'occasion de la réédition de cette traduction en 1933 dans le compte rendu très détaillé de la *Psychopathologie générale* de Jaspers que signent les deux psychiatres dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* (novembre-décembre 1935)³⁵. Les deux auteurs présentent, dans ce journal spécialisé, un résumé précis des neuf chapitres du traité dont ils revendiquent la grande « valeur éducative³⁶ ». Toutefois, cet intérêt pour la démarche phénoménologique et compréhensive de Jaspers ne rend pas compte à lui seul des outils conceptuels déployés par Sartre pour décrire la symptomatologie de la conscience hallucinante. Un autre courant théorique de fond irrigue le regard des psychiatres de Sainte-Anne, il s'agit du jacksonisme.

En effet, en 1932, Henri Ey collabore avec Henri Claude (1869-1945) pour développer une théorie dynamique de la psychose hallucinatoire au sein de laquelle la distinction entre la notion d'hallucinoïse et celle d'hallucination permet d'envisager des degrés de croyance dans le phénomène hallucinatoire. Au sens introduit par Claude, l'hallucinoïse désigne une hallucination que le sujet reconnaît comme telle. De son côté, Ey insiste dès ses premiers travaux sur la croyance comme facteur principal du comportement de l'halluciné, qui se rapporte à l'objet hallucinatoire comme s'il s'agissait d'un objet réel. Les efforts conjoints de Claude et de Ey visent alors à montrer, à la suite de l'aliéniste français Jacques-Joseph Moreau de Tours (1804-1884) et du neuropsychiatre anglais John Hughlings Jackson (1835-1911), que « l'hallucination-conviction intime de percevoir un objet absent exige un trouble important de l'activité psychique et perceptive³⁷ ». Les deux psychiatres veulent fonder, au point de vue clinique, la définition classique de l'hallucination comme *perception sans objet*. C'est dans ce contexte théorique que l'expérimentation avec la mescaline va fournir, dès 1933, un moyen privilégié pour approfondir leur conception psychopathologique des hallucinations. En témoigne le compte rendu de 1934 sur « La mescaline, substance hallucinogène³⁸ » certes fort succinct, mais très pré-

cieux pour situer le lancement des premières recherches sur la psychose expérimentale dans le service des maladies mentales et de l'encéphale à Sainte-Anne. Ces deux pages de rapport présentent l'intérêt de l'usage expérimental de la mescaline dans la perspective jacksonienne de la « désintégration très remarquable des fonctions visuelles³⁹ » que la substance hallucinogène réalise. Les trois volets du rapport concernent : (1) l'action de la mescaline sur le psychisme ; (2) l'action physiologique de la mescaline ; et (3) la mescaline chez le psychopathe. On y découvre aussi le protocole qui avait été établi : pour « un adulte de poids moyen », « médecin ou psychopathe », les expérimentateurs préconisent des injections de 0,45 gramme de sulfate de mescaline Merck, ou bien de sulfate et de chlorhydrate de mescaline Roche – autant d'indications qui correspondent bien au mode d'administration et au dosage suivis par Lagache et Rouart avec Sartre. La fin de cet article pionnier souligne à nouveau l'acquis théorique des expérimentations, à savoir que la clinique concorde avec les vues de Jackson sur le déficit fonctionnel, dans la mesure où la mescaline « libère mais ne crée pas les fantasmes⁴⁰ ».

Ainsi la psychopathologie française qui fait école à Sainte-Anne au cours des années 1930 s'articule-t-elle à la redécouverte des idées jacksoniennes qui, prêtant attention aux principes de l'évolution et de la dissolution des structures physiologiques et mentales, mettent à l'honneur un fonctionnalisme biopsychologique. C'est dans ce courant d'idées que Rouart s'associe à Ey pour rédiger un « Essai d'application des principes de Jackson à une conception dynamique de la neuro-psychiatrie⁴¹ », dans lequel les auteurs constatent que « la mescaline permet d'observer parfois des dissolutions assez profondes (confusion) avec signes positifs assez intenses (onirisme), parfois plus légers (simple sentiment de dépersonnalisation, troubles légers de la perception)⁴² ». La mescaline est là encore présentée comme « un agent toxique » qui joue le même rôle méthodologique qu'ont joué le haschisch pour Moreau de Tours et la solanée pour Jackson, à savoir produire des formes pathologiques expérimentales afin d'en analyser le processus. Aussi la plupart des effets présentés par le sujet atteint d'ivresse mescalinique sont-ils appréhendés non seulement comme les manifestations d'une déviance, d'un écart par rapport à la norme, mais aussi et surtout comme l'expression d'une déficience par rapport aux capacités plénières de l'état ordinaire du sujet sain et rationnel.

Pour compléter le tableau, on peut ajouter que la relance du jacksonisme en France à cette époque passe notamment, outre la psychologie des conduites de Pierre Janet (1859-1947)⁴³, par les travaux du neuropsychiatre bergsonien Raoul Mourgue (1886-1950)⁴⁴, qui applique tout spécialement cette doctrine au problème de l'hallucination⁴⁵. L'importance des travaux de Mourgue dans le milieu psychomédical du début des années 1930 est telle que Sartre se voit obligé de leur réserver une note dans *L'imaginaire* afin de montrer que sa conception du kinesthésique dans *l'analogon* n'est pas prise en défaut

par l'approche neurobiologique⁴⁶. De son côté, Merleau-Ponty s'appuie sur Mourgue pour faire valoir, dans *La structure du comportement*, que « plutôt qu'une perception sans objet, l'hallucination est une conduite d'ensemble en rapport avec une altération d'ensemble du fonctionnement nerveux⁴⁷ ». Mourgue soulignait d'ailleurs dès 1921 que la méthode de psychologie clinique suivie par Jackson se distinguait par deux caractères, à savoir qu'elle était « *phénoménologique* (Jaspers, d'après Husserl) » et qu'elle supposait « une claire compréhension de la *psychologie fonctionnelle* »⁴⁸. Mais il ne faudrait pas pour autant faire de Mourgue lui-même un partisan indéfectible de l'approche phénoménologique en psychopathologie, car, dans l'introduction de sa *Neurobiologie de l'hallucination* (1932)⁴⁹, il en soulignait aussi la limite méthodologique, marquée par sa dépendance à l'égard du langage. Au reste, l'expérimentation de la mescaline permettrait tout au plus d'affirmer, selon Mourgue, que l'hallucination vraie peut être fonction de l'intoxication, mais non pas causée par elle⁵⁰. C'est en lecteur averti et critique de Mourgue que Ey développera, au cours de sa carrière, la voie d'un néo-jacksonisme⁵¹ qui vise l'intégration du psychisme et de la conscience dans une théorie de l'organisation dynamique du système nerveux⁵².

Comme nous l'avons rappelé en introduction, lorsqu'il dresse à nouveau la symptomatologie de l'ivresse mescalinique en 1973, Ey reprend son matériel clinique du milieu des années 1930. Il met alors en relief une observation typique dans laquelle apparaît l'importance des sentiments d'anxiété, avec la tonalité générale d'angoisse et de malaise parmi les aspects subjectifs de l'expérience vécue dérivée de l'intoxication : « On y saisit, précise Ey, la destructuration de la Conscience au niveau pour ainsi dire moyen, celui d'un état oniroïde subconfusionnel⁵³. » Mais le psychiatre reconnaît aussi que la caractérisation psychopathologique de l'expérience mescalinique reste sujette à une classification difficile, dans la mesure où « chaque sujet raconte cette expérience avec ses propres conceptions et ses propres préjugés⁵⁴ ». Si une règle de méthode interdit de tenir compte des récits des sujets malades afin de pouvoir différencier l'action de la drogue et l'action de la maladie, même les récits d'un sujet sain restent douteux, dans la mesure où ces récits peuvent être déformés par « l'intervention de son narcissisme⁵⁵ ». Ey signale également que l'expérience vécue mêle tous les plans et confond souvent tous les symptômes de la sémiologie classique que sont les illusions, les hallucinations, les sentiments d'étrangeté et de dépersonnalisation. Il appartient donc au psychiatre, observateur et analyste de l'expérience vécue, d'être attentif à l'ordre dans lequel l'énumération des phénomènes est rapportée comme à un indicatif de l'interprétation qui est donnée de sa propre expérience par le sujet de l'observation. Cet ordre correspond souvent à l'option théorique que le sujet de l'auto-expérimentation défend. Par exemple, Alexandre Rouhier (1875-1968) insiste sur le caractère primaire et unique des

illusions et des hallucinations visuelles⁵⁶ quand Giovanni Enrico Morselli (1900-1973) présente comme primordiaux les phénomènes de dépersonnalisation qui justifient son hypothèse d'une « schizophrénie expérimentale » vécue durant l'intoxication⁵⁷. Aussi cette remarque du psychiatre nous est-elle utile pour aborder les « Notes » de Sartre, dans lesquelles on constate, en effet, une attitude similaire dans les précautions que prend le philosophe pour ne pas assimiler ses visions mescaliniques au domaine de la perception :

J'ai commencé à « voir » des formes que j'ai appelées « arabesques égyptiennes » sur le moment, qui apparaissaient et s'évanouissaient sur le fond gris uniforme. Quand je dis *voir*, le terme est nettement impropre. J'essaierai de montrer, tout à l'heure, qu'au cours de l'expérience je n'ai rien *vu*, au sens propre du terme⁵⁸.

En ce sens, dans le prolongement de la thèse d'une différence de nature entre la perception et l'imagination qu'il défend depuis son mémoire de 1927, Sartre ménage d'entrée de jeu la distinction des produits de l'imagination vis-à-vis du perçu, tel que *L'imaginaire* montrera qu'il s'agit, pour la conscience, de deux visées intentionnelles *sui generis* et impossibles. Reste à savoir maintenant si une ligne théorique peut être dégagée entre le compte rendu de l'expérimentation de février 1935 et les descriptions de *L'imaginaire*.

Phénoménologie du signe et dégradation de la conscience dans *L'imaginaire*

De manière assez surprenante, les « Notes sur la prise de mescaline⁵⁹ » ne mobilisent quasiment pas la conceptualité husserlienne dont Sartre est pourtant censé avoir déjà la maîtrise puisque l'on situe la rédaction de « Une idée fondamentale de Husserl : l'intentionnalité » et de *La transcendance de l'Ego* à l'époque de son séjour à l'Institut français de Berlin en 1933-1934⁶⁰. En effet, les auto-observations reposent bien sur la distinction de la perception et de l'imagination, plus sous-entendue qu'explicitée, mais elles ne se réfèrent à aucun moment à la conscience intentionnelle que *L'imagination* place pourtant en 1936 au fondement de la compréhension adéquate de l'image. En revanche, Sartre recourt amplement aux grandes notions de la psychologie et de la psychopathologie françaises et allemandes : « images complémentaires⁶¹ », « comportement et facultés psychiques normales », « oscillation », « adaptation », « fonctions supérieures », « perte du sens du réel », « affectivité », « hallucinose », « hallucinations », « troubles psychiques ». C'est évidemment fort de son savoir psychopathologique que Sartre dirige son regard vers les altérations de sa conscience. Et sur de nombreux points, le diagnostic que le philosophe porte sur les phénomènes psychosensoriels qu'il éprouve

rejoint certaines observations externes des psychiatres français⁶². En particulier, Sartre reconnaît lui aussi « un phénomène curieux » qu'il rapprocherait, écrit-il, « de certains phénomènes hypnagogiques », où il lui arrive « d'avoir des visions qui ont toutes un même caractère perceptif » : « C'est comme si on changeait brusquement la clef de ma perception et qu'on me faisait *percevoir en hachuré* ou *percevoir en boursoufflé*, comme on joue un morceau en ut ou en si bémol. La même chose se produit mais les yeux ouverts⁶³. » Cette analyse, où les caractères hypnagogiques servent à rendre compte d'un phénomène qui se déroule sur le plan perceptif, montre combien la frontière entre les actes intentionnels de la conscience n'est pas encore phénoménologiquement établie au moment des auto-observations sous mescaline. Toutefois, une incursion dans la description eidétique de l'image par Sartre devrait nous amener à apprécier une certaine continuité d'inspiration théorique qui existe entre la psychopathologie des fonctions psychiques et la psychophénoménologie de la conscience.

Dans la première partie de *L'imaginaire* consacrée au « Certain », c'est-à-dire à la description phénoménologique qui s'appuie sur la réflexivité de la conscience, Sartre recueille un certain nombre de données sur le mode d'apparaître immédiat des images. Afin d'en dégager la spécificité, il élabore une petite phénoménologie du signe où ce dernier est décrit comme un moyen terme entre le percept et l'image. En effet, la conscience significative transforme la matière perçue et l'incorpore dans son attitude pour obtenir la signification ; autrement dit, *le signe est la matière de l'acte intentionnel qui saisit une signification*. Or, note Sartre, il existe un rapport identique entre intention, matière et absence de l'objet visé qui laisserait penser que le signe et l'image relèvent d'une seule et même fonction de la conscience⁶⁴. C'est pour cette raison, selon le phénoménologue, que la psychologie classique confond, la plupart du temps, l'image et le signe. Mais, à les comparer dans leur forme la plus tangible, lorsqu'ils ont une existence physique, peut-on dire que le signe et l'image appartiennent à la même classe de phénomènes? Pour Sartre, la réponse est négative, notamment parce que la conscience du signe procède au « remplissement » (*Erfüllung*) d'une intention vide par la signification, tandis que la conscience d'image est déjà une intuition pleine d'un objet irréel, c'est-à-dire d'une absence, d'un néant.

Certes, cette petite phénoménologie du signe est construite sur le modèle du langage écrit, par opposition à l'image dont le modèle type est le portrait, mais son propos conduit à mettre en évidence un point central de la phénoménologie sartrienne de l'image face à la doctrine husserlienne dont le philosophe français s'est inspiré : dans *L'imaginaire*, l'image est pensée, contre Husserl et son recours à la *hylè*, comme « une signification dégradée, descendue sur le plan de l'intuition⁶⁵ ». Le processus que Sartre voit à l'œuvre dans l'imagination est alors moins un remplissement de l'intention par la

signification qu'une dégradation du savoir, c'est-à-dire le passage d'une forme idéative abstraite à une forme imageante concrète. La compréhension en image cherche à posséder l'objet qu'elle veut connaître par-delà son absence. Elle le vise dans son irréalité même comme un néant d'être ; c'est une manière pour la conscience de nier le donné sensible immédiat, de nier l'absence en adoptant une attitude magique. C'est là, pour Sartre, la signification de la conduite imageante : c'est une conduite de négation du réel qui fait apparaître un irréel, c'est une conduite magique. Ce thème de la *dégradation de la conscience*, central dans la psychophénoménologie sartrienne de l'imaginaire – et de l'émotion⁶⁶ –, semble ainsi être une transposition conceptuelle de la désintégration des fonctions supérieures que la psychopathologie française s'est évertuée à théoriser dans le cadre d'une psychologie dynamique.

Ce voisinage – sinon ce transfert – théorique et conceptuel apparaît de manière frappante dans les articles que les psychiatres Jean Delay (1907-1987) et Henri-Pierre Gérard publient en 1948 et en 1950 pour partager les résultats d'une nouvelle série d'études de la mescaline à Sainte-Anne, commencées vers 1946. En effet, Delay et Gérard décrivent l'action de la mescaline comme « une dégradation de l'activité psychique⁶⁷ », qui se caractérise notamment par la concrétisation de la pensée, la prolixité des intuitions et des interprétations, la mémoire automatique et la perturbation des catégories logiques. Avec « l'abaissement du niveau de conscience », « la prépondérance de la croyance », « les états oniroïdes et oniriques » et, plus généralement, avec « les phénomènes hallucinosiques et les hallucinations », « l'intoxiqué traverse divers niveaux de cette dégradation de la pensée »⁶⁸ où toute pensée abstraite prend une forme symbolique et concrète. Par ces descriptions, les psychiatres rapprochent les faits observés chez le mescalinisé des faits de participation mystique décrits par l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) pour la mentalité prélogique : l'intoxication mescalinique produit « un affaissement de la synthèse mentale où la pensée évadée des cadres logiques se manifeste sur le plan de l'image⁶⁹ ». Ainsi fait également Sartre dans *L'imaginaire* lorsqu'il décrit la « structure irrationnelle » et les « assises prélogiques » de l'image⁷⁰, ou encore lorsqu'il reconnaît que l'acte d'imagination – tout comme l'émotion, nous y reviendrons – est fondamentalement l'expression d'une conduite magique de la conscience face au monde⁷¹. À l'horizon de ces rapprochements et de ces comparaisons entre des modes de pensée qui diffèrent de celui de l'homme adulte, sain et civilisé court « le mythe [...] d'une identité entre le malade, le primitif et l'enfant par lequel se rassure la conscience scandalisée devant la maladie mentale, et s'affermite la conscience enfermée dans ses préjugés culturels⁷² », comme l'écrit si vigoureusement Michel Foucault dans *Maladie mentale et psychologie*, pointant un « thème explicatif » de l'évolutionnisme qui n'est en réalité qu'un mythe « éthique » ayant pour but de justifier une doctrine.

Par ailleurs, la thématization sartrienne de la grande fonction irréalisante de la conscience s'inscrit dans le paysage des théories de la fonction symbolique de l'esprit humain. En ce sens, on peut signaler que l'article d'Auguste Flach (1891-1972) sur les « Schèmes symboliques dans les processus d'idéation »⁷³ (1925), si important pour le développement de la psychologie sartrienne de l'imagination⁷⁴, a aussi constitué une référence théorique pour les premiers travaux sur la mescaline en Angleterre⁷⁵ et en Allemagne⁷⁶. En particulier, Kurt Beringer (1893-1949) fait référence aux résultats de Flach dans son chapitre sur les « transformations des processus de pensée » (*Veränderung des Denkblaufs*), où il s'intéresse au phénomène des « illustrations imaginatives involontaires » (*der unwillkürlichen Vorstellungillustrationen*) qui ont cours dans l'ivresse mescalinique. Ce phénomène consiste en la traduction instantanée des idées abstraites en images correspondantes, comme en témoigne l'un des sujets de Beringer :

J'étais à moitié absorbé par des questions de conscience qui m'occupaient dans le cadre d'un travail. L'une des pensées qui m'est venue à l'esprit est que pour identifier l'obscurcissement de la conscience, il est important d'établir le niveau moyen de conscience de l'individu concerné, qui n'est en aucun cas le même chez tous les individus. Cette pensée m'est ensuite venue sous la forme d'une image représentant une section d'un port de voiliers. Le lien mental de cette image avec l'idée du niveau ou la manière dont ce niveau devait être déterminé (ce à quoi j'ai réfléchi) m'est resté obscur, mais il avait quelque chose d'évident⁷⁷.

Beringer remarque que l'identification de ce phénomène n'a certes rien de nouveau en soi, qu'il se manifeste fréquemment lorsque nous sommes à moitié endormis et qu'il fait déjà l'objet de nombreuses recherches en psychologie, mais il suggère aussi que la mescaline, grâce à sa propension à rendre les images plus vives, peut s'avérer utile au psychologue expérimental qui cherche à étudier précisément la pensée dans sa forme imageante. Il recommande d'ailleurs à cette fin un dosage relativement faible de 0,15 à 0,25 gramme de la substance afin de maintenir les capacités de concentration du sujet pour qu'il puisse suivre correctement les exercices que le psychologue concevra pour son étude.

On trouve une telle attention à l'endroit des processus de pensée dans les « Notes » de Sartre, où ce dernier constate sa difficulté à accéder à l'abstraction sous l'effet de la mescaline :

Plus tard [Rouart] me suggéra de penser, étendu sur le lit, à une idée abstraite. Je pense à « bonté » mais les réflexions ordinaires que j'ai pu faire sur cette qualité ne viennent pas. J'ai l'image naïve et stéréotypée d'une dame qui donne des sous à un petit garçon qui tend une sébile. J'ai beau me torturer je n'arrive pas à saisir le sens de ce mot⁷⁸.

Cette notation intervient justement dans la séquence où Sartre décrit plus précisément la réaction des « fonctions supérieures » à l'intoxication mescalinique. Il est possible de l'articuler à la manière dont le jeune Sartre s'inspire également des résultats de Flach concernant les « illustrations de pensée » (*Denkillustrierungen*) et les « schèmes symboliques » (*Symbolische Schemata*) pour proposer une distinction conceptuelle entre « images enveloppées » et « images enveloppantes », qui constituent les mécanismes fondamentaux de la pensée⁷⁹. Aux yeux du jeune Sartre, pour qui toute pensée est imageante, les images enveloppantes marquent une espèce de « chute de potentiel⁸⁰ » par laquelle ces dernières, d'allure plus schématique, cherchent à se concrétiser. Or, il se trouve que dans *L'imaginaire*, Sartre met à jour cette description en distinguant la *compréhension pure* (préréflexive) et la *compréhension imagée* (irréfléchie) : la pensée en image fonctionne par une sorte d'accès immédiat à un savoir, qui n'est autre que la quasi-observation de son objet⁸¹. Notons que les explications que Sartre fournit sur ce thème de la compréhension imagée ne sont pas exemptes de l'évolutionnisme charrié aussi bien par l'ethnologie des fonctions mentales de Lévy-Bruhl que par la psychopathologie des fonctions psychiques de Ey ou de Delay⁸².

Un dernier point de ressemblance nous permettra d'élargir la psychologie de l'imagination à une question qui ne cessera d'animer la philosophie sartrienne de l'existence. En effet, le jeune Sartre suggère que l'analyse des deux conditions de production des schèmes symboliques que sont « le contenu idéal abstrait et les dispositions individuelles du moment⁸³ » atteint quasiment à la psychanalyse lorsque ces dernières découvrent le noyau affectif qui s'exprime dans la symbolisation⁸⁴. C'est précisément l'objectif de Delay et Gérard, qui se donnent « le but précis d'étudier la projection de la personnalité dans les troubles psychosensoriels produits par l'intoxication⁸⁵ ». Et dans ses « Notes sur la prise de mescaline », Sartre se montre lui aussi sensible à une telle direction de l'enquête puisque plusieurs des impressions qu'il enregistre le ramènent à sa sensibilité esthétique et à sa propre histoire⁸⁶. Aussi, en suivant le mouvement de la profonde réforme de sa pensée que la phénoménologie permettra de redéployer sous le signe d'une spéculation ontologique, verra-t-on Sartre reformuler cet intérêt pour le traitement des processus d'individuation lorsqu'il fonde la psychanalyse existentielle⁸⁷.

De l'ivresse mescalinique à la dérouté de l'ustensilité : vers une compréhension de l'être-au-monde

La philosophie sartrienne a opéré très tôt une distinction entre le sens et la signification : d'abord, le sens appartenant à la matérialité du phénomène relève d'une herméneutique,

tandis que la signification est le produit de l'intelligence et procède par un renvoi à la chose selon une convention ; de plus, le sens, se laissant appréhender sur la chose, en livre son individualité, contrairement à la signification qui établit une idée universelle⁸⁸. En cherchant à mettre en relief l'expérience de la Contingence, Sartre a multiplié les descriptions du rapport originaire à l'être en deçà des cadres de la raison et des conventions sociales. Or, si la Contingence de l'existence est bien l'intuition fondamentale de Sartre, celle-ci s'est d'abord donnée au sein d'une préoccupation esthétique première. Dès le mémoire de DES, Sartre forge le concept de « surperception » pour qualifier le rôle de l'affectivité et de l'imagination dans la perception dite esthétique⁸⁹. Dans ce genre de perception où l'esprit rencontre le sentiment de la beauté, la subjectivité est sensible à un « surcroît » de sens que l'intuition saisit sur l'objet. Sartre donne comme exemple de surperception le jeu de ressemblance qui existe entre les traits de différents visages humains : « À notre avis, il n'y a jamais perception mais toujours surperception d'un visage humain. Tous sont *d'abord* perçus à travers d'autres visages⁹⁰. » Il est tout à fait remarquable que cette intuition de jeunesse se trouve fortement amplifiée, jusqu'à une forme d'inquiétante étrangeté, sous les effets des altérations de la perception induites par la mescaline :

Je ne connaissais [Rouart] que depuis le matin et je n'avais pas encore individualisé son visage. J'ai souvent remarqué, en effet, que, lors d'une prise de contact avec une nouvelle connaissance, j'interprète le nouveau visage au moyen d'un visage ancien. Pendant un moment ce visage a pour moi la signification de tel ou tel autre visage que je connais déjà. Puis le visage neuf conquiert peu à peu son individualité et ne renvoie plus qu'à lui-même. Pour [Rouart], je n'étais pas encore arrivé à cette connaissance directe. [...] Aussi, en reportant les yeux sur son visage, je vis une tête grimaçante et louche que je connaissais. Ce qu'il y avait de frappant c'est que cette tête avait plusieurs sens à la fois. Ils se laissèrent assez facilement dissocier : il y avait d'abord le visage de [Rouart] lui-même, celui d'un élève B., celui d'un collègue C., que je n'ai pas vu depuis deux ans. Aucun de ces visages n'est grimaçant. [...] Ce qui faisait la laideur répugnante de ce visage, c'est certainement cette synthèse contradictoire et fautive, qui avait, du reste, l'unité d'une signification propre⁹¹.

Les « fragments tardifs » trouvés avec le manuscrit de *L'image dans la vie psychologique* témoignent du travail de relecture et de réécriture des données du mémoire de DES pour les refondre en une psychologie phénoménologique de l'imagination. La notion de surperception semble être abandonnée au profit d'une description de la synthèse affective du sens et du sensible que la conscience intentionnelle découvre sur les choses du monde. Dans un brouillon de *L'imaginaire*, Sartre note :

L'essentiel de l'image est donné déjà dans cette rencontre de l'intentionnalité affective avec l'intentionnalité signifiante et dans leur fusion. Beaucoup d'images ne sont rien

autre que cela. Par exemple l'image d'une certaine nuance de bleu ou encore celle d'un visage. Stendhal fait, dans la *Vie d'Henri Brulard*, une remarque très importante et qui confirme notre thèse : « Je ne puis voir la physionomie des choses, je n'ai que ma mémoire d'enfant »⁹².

La référence à la nuance de bleu et au visage sont des renvois internes aux exemples de surperception que Sartre donnait dans son mémoire de DES⁹³. De même, la citation de Stendhal illustre une conception des rapports du sentiment et de l'image où le premier sert de base motrice à la création de la seconde⁹⁴, là où *L'imaginaire* insistera sur le rôle de l'affectivité et du kinesthésique dans la visée intentionnelle de l'image à travers un *analogon*.

Le lien établi entre image mentale et attitude affective en 1927 est ainsi repris et assumé dans *L'imaginaire* avec la conception de l'intentionnalité de la conscience : la « structure profonde de la conscience d'image », affirme Sartre en 1940, est « une synthèse affectivo-cognitive » par laquelle le sujet tente de posséder l'objet⁹⁵. Mais à lire l'explication des visions fantasques que l'ivresse mescalinique a déclenchées chez Sartre, il semble que la drogue a eu pour effet de séparer les éléments de cette synthèse :

Il m'a semblé que, au moment dont je parle, s'est opérée une sorte de dissociation entre les interprétations et les perceptions. C'est ainsi que, considérant un parapluie suspendu en face de moi à une patère, je me dis qu'il ressemblait à un vautour. La comparaison elle-même était assez étrange. Le manche coudé de bois clair eût été le cou dénudé et la tête du vautour, l'étoffe noire eût représenté le corps et les ailes. Je ne voyais pas le parapluie, mais je sentais diminuer, diminuer la distance qui séparait les deux phénomènes, c'est-à-dire l'interprétation et la perception. Finalement [en] un quart de seconde peut-être les deux éléments furent réunis. Mais aussitôt, je ne sais quoi attira mon attention et le vautour disparut comme je pensais « il va s'envoler »⁹⁶.

Par ailleurs, Sartre repère ce qu'il nomme « un trouble réel de la perception⁹⁷ » qui semble provenir d'un ralentissement des capacités motrices générales et d'une désadaptation face au mouvement. Toutes les perceptions prennent soudainement « une allure bizarre et raide⁹⁸ ». Durant cette phase, les interprétations sont moins nombreuses mais la lecture des données sensibles devient nettement moins fluide et plus grossière, si bien que les transformations du champ visuel semblent advenir sur fond d'un sentiment d'étrangeté et d'inquiétude. De même, « les mouvements d'une partie d'un système ne sont jamais rapportés au système tout entier mais à la partie⁹⁹ ». Ainsi, les membres du corps de Lagache semblent détenir en eux-mêmes leur propre principe d'animation : « Lorsque Lagache remue son pied, c'est le pied de Lagache qui remue ; lorsque Lagache se gratte le nez, c'est la main de Lagache qui vient gratter son nez. Chaque élément de sa perception tend à s'isoler¹⁰⁰. »

Comme le remarque très justement Juliette Simont, ces descriptions du vécu mescalinique, où la partie d'un objet se désolidarise de sa signification conventionnelle pour se retotaliser de manière indépendante, résonnent fortement avec le vécu que Roquentin appelle « Nausée ». Dans le roman de 1938, on trouve de très nombreux exemples où « les parties s'extraient du tout qui leur donne leur signification usuelle et, devenant elles-mêmes tout, font cavalier seul¹⁰¹ », comme dans la célèbre scène du jardin public où la racine de marronnier prend soudainement une allure autonome en devenant griffe ou serpent indépendamment du reste de l'arbre. Ainsi, lorsque le réseau de l'ustensilité se brise sous la révolte des instruments, la Nausée grandit et entraîne Roquentin dans l'expérience de la Contingence de l'existence, dans la pure présence des choses qui se dévoilent sans raison ni finalité. Tout se passe donc comme si le vécu de la Nausée expérimenté dans l'ivresse mescalinique avait amorcé chez Sartre la compréhension intuitive de la notion heideggérienne d'être-au-monde : en détraquant les fonctions psychomotrices ordinaires, la mescaline aurait créé une saillance dans le phénomène, habituellement imperceptible dans l'usage, des renvois infinis de l'ustensilité, par lequel le *Dasein* est-au-monde.

Dans *L'être et le néant*, en effet, Sartre place définitivement le signe du côté du corps lorsqu'il le convoque pour comprendre comment l'affectivité originelle se manifeste à la conscience à la manière du signe¹⁰². L'affectivité originelle est ici comprise en tant qu'elle est constituée d'« intentions vides » et de « purs projets de s'émouvoir » que Sartre rapproche des « abstraits émotionnels » de Baldwin mais qu'il préfère appeler des « images affectives » puisqu'ils agissent comme des « intermédiaires entre la connaissance pure et l'affection vraie »¹⁰³. Du point de vue de cette connaissance de soi que délivre l'affectivité originelle, le corps-signe intervient comme médiation entre la chose et la conscience, se situe entre l'être-au-milieu-du-monde (le mode d'être de l'objet) et l'être-au-monde (le mode d'être du sujet). En ramenant le signe à une structure corporelle, Sartre l'intègre à l'ustensilité dont la description phénoménologique montre comment le monde instrumental s'organise autour d'un instrument primordial qui est ce corps que je suis, indiqué en creux par les outils. Le corps-pour-soi est le centre de référence de la couche instrumentale du monde, il est la « clef » du système complexe d'ustensilité auquel il fournit à la fois le *sens* et l'*orientation*. À la suite des descriptions heideggériennes de l'ustensilité (*Zuhandenheit*) selon lesquelles le signe est l'outil dans lequel se rencontre le phénomène de renvoi¹⁰⁴, penser l'instrumentalité du corps revient à insister sur sa nature de signe. Chez Sartre, la nature double du rapport de la conscience au corps, apparaissant à la fois comme vécu immédiat et comme objet du monde, fournit le site privilégié de la découverte du phénomène de l'ustensilité comme structure du monde. Mais le corps est à la fois outil et point de vue : il est outil maniant des outils (je le sais

grâce à autrui) mais en même temps, pour moi, il est d'abord ce point de vue ultime donnant à voir le monde sans se voir lui-même. Ainsi le corps est perpétuellement « le dépassé », comme « centre de référence sensible » et comme « centre instrumental des complexes ustensiles » : dans le premier cas, le corps est ce qui redéploie la distance dans la perception alors que le premier mouvement de celle-ci s'effectue « sans distance », à l'endroit même où se dresse l'objet perçu¹⁰⁵ ; dans le deuxième cas, le corps est dépassé par la combinaison nouvelle des complexes ustensiles à laquelle le pour-soi parvient par son intermédiaire. Finalement, le corps se donne comme « l'insaisissable donné » par lequel le pour-soi dépasse le monde dans lequel il s'annonce comme libre projet. Il est le lieu de la finitude, condition nécessaire pour que l'action soit possible. Médiation de tout projet, le corps introduit une solution de continuité entre la conception et la réalisation, c'est-à-dire entre la pensée universelle et abstraite et la pensée technique et concrète. Le corps est réellement ce par quoi viennent au monde les potentialités objectives par lesquelles, sur le plan de l'irréfléchi, le pour-soi est ses propres possibilités sur le mode non thétique : ces potentialités objectives se donnent comme ayant « à se réaliser en empruntant notre corps comme instrument de leur réalisation¹⁰⁶ ». Et, ajoute Sartre :

C'est ainsi que l'homme en colère voit sur le visage de son interlocuteur la qualité objective d'appeler un coup de poing. [...] Notre corps apparaît seulement ici comme un médium en transe. C'est par lui qu'a à se réaliser une certaine potentialité des choses (boisson-devant-être-bue, bête-nuisible-devant-être-écrasée, etc.), la réflexion sur-gissant sur ces entrefaites saisit la relation ontologique du pour-soi à ses possibles mais en tant qu'*objets*¹⁰⁷.

Suivant cette description, le corps est bien le pivot par lequel la conscience irréfléchie transite de l'action à l'émotion, et de l'émotion à l'action. Sartre prolonge ici les analyses de *l'Esquisse d'une théorie des émotions*¹⁰⁸, où dans une perspective proche de la critique de l'introspectionnisme formulée par Charles Sanders Peirce¹⁰⁹ il revendiquait le caractère non positionnel de la conscience émotionnelle pour insister sur le fait que l'émotion n'est pas un état de la conscience mais plutôt une certaine manière de viser affectivement un objet du monde et, même, une manière pour la conscience de réaliser son être-au-monde. Dans ce petit texte de 1939, Sartre montre que la conscience qui s'émeut est une conscience qui passe d'une conduite pragmatique et déterministe dans le monde à une conduite magique cherchant à transformer le monde dans son sens global. Mais le magique est aussi une structure existentielle du monde qui se dévoile dans l'émotion :

Qu'arrive-t-il donc lorsque les superstructures laborieusement construites par la raison s'écroulent et que l'homme se trouve brusquement replongé dans la magie originelle?

Cela est facile à deviner : la conscience saisit le magique comme magique, elle le vit avec force comme tel. Les catégories de louche, d'inquiétant, etc., désignent le magique en tant qu'il est vécu par la conscience, en tant qu'il sollicite la conscience de le vivre¹¹⁰.

Et le phénoménologue ajoute : « Nous appellerons émotion une chute brusque de la conscience dans le magique. Ou si l'on préfère, il y a émotion quand le monde des ustensiles s'évanouit brusquement et que le monde magique apparaît à sa place¹¹¹. » Le réalisme phénoménologique¹¹² de Sartre désigne la manière dont les catégories affectives ne sont pas les simples produits d'une subjectivité en proie à des états d'âme, mais bien des modes d'existence sollicités par les choses. Depuis la découverte de l'intentionnalité – à la fois présence aux choses, éclatement dans le monde et, déjà, être-au-monde –, le projet réaliste de Sartre cherche à rendre compte de l'accès primitif de la conscience au monde, un monde qui se dévoile concrètement grâce à ses qualités affectives.

Dans les *Carnets de la drôle de guerre*, Sartre inscrit son roman de 1938 dans cette veine : « Roquentin, devant le jardin public, était comme moi-même devant une ruelle napolitaine : les choses lui faisaient des signes, il fallait déchiffrer¹¹³. » *La nausée* développe ainsi une herméneutique des choses, et cherche « le sens encore adhérent aux choses¹¹⁴ » tout en poussant leur secret vers une profonde inhumanité. Dans la dimension extatique de la Nausée, la séparation entre le sujet et les objets se résorbe ; ce ne serait pas trop de dire que Roquentin éprouve le sentiment de l'une de ces dissolutions infinies du Moi (*Ich-Störung*) qu'un sujet de Beringer rapporte de son ivresse mescalinique. À ce stade, la Nausée devient l'opérateur même de la réduction phénoménologique spontanément éprouvée dans la chair, dans les gestes et dans les actes¹¹⁵. Et la Nausée de Roquentin amplifie lorsque ce dernier entraperçoit une espèce de vie obscure des choses, un excès de sens qui sature tous les phénomènes sensitifs :

Louches : voilà ce qu'ils étaient, les sons, les parfums, les goûts. Quand ils vous filaient rapidement sous le nez, comme des lièvres débusqués, et qu'on n'y faisait pas trop attention, on pouvait les croire tout simples et rassurants, on pouvait croire qu'il y avait au monde du vrai bleu, du vrai rouge, une vraie odeur d'amande ou de violette. Mais dès qu'on les retenait un instant, ce sentiment de confort et de sécurité cédait la place à un profond malaise : les couleurs, les saveurs, les odeurs n'étaient jamais vraies, jamais tout bonnement elles-mêmes et rien qu'elles-mêmes. La qualité la plus simple, la plus indécomposable avait du trop en elle-même, par rapport à elle-même, en son cœur. [...] Ce noir-là, présence amorphe et veule, débordait, de loin, la vue, l'odorat et le goût. Mais cette richesse tournait en confusion et finalement ça n'était plus rien parce que c'était trop.

Ce moment fut extraordinaire. J'étais là, immobile et glacé, plongé dans une extase horrible. Mais, au sein même de cette extase quelque chose de neuf venait d'apparaître ; je comprenais la Nausée, je la possédais¹¹⁶.

Poussé à son comble, le réalisme phénoménologique de *l'Esquisse d'une théorie des émotions* débouche sur la doctrine de la *psychanalyse des choses*, exposée au dernier chapitre de *L'être et le néant*¹¹⁷. Mais, tandis que dans *La nausée* les choses font des *sourires inhumains* à Roquentin, pour le psychanalyste existentiel, dégager le sens ontologique des qualités revient à les interpréter au sein d'un *monde inépuisablement humain* qui annonce toujours-déjà à la réalité-humaine ce qu'elle est : « Ce que l'ontologie peut apprendre à la psychanalyse, en effet, c'est tout d'abord l'origine *vraie* des significations des choses et leur relation *vraie* à la réalité-humaine. [...] C'est encore l'idée de facticité et celle de situation qui nous permettront de comprendre le symbolisme existentiel des choses¹¹⁸. »

Deux dernières remarques nous achemineront à notre conclusion. (1) D'abord, la comparaison par Sartre de sa propre attitude lors de son voyage à Naples à l'été 1936 avec celle de Roquentin nous indique l'état d'esprit de l'auteur dans la période de la crise post-mescaliniene, marquée par la fureur herméneutique. Les nouvelles « Dépaysement » et « Nourritures » témoignent de la quête de liaisons synthétiques qui livrent un sens à la fois secret, mystérieux et immédiat des êtres, et qui exaltent l'être-là¹¹⁹. (2) Ensuite, de *La nausée* à *L'être et le néant*, la phénoménologie des qualités sensibles brille par sa capacité à faire valoir les synesthésies¹²⁰, laissant ainsi apparaître ce que nous pourrions appeler, en référence au « coefficient d'adversité » que Sartre identifie à la suite de Bachelard¹²¹, un *coefficient psychédélique* au sein de l'ontologie sartrienne : si les qualités sont « révélatrices de l'être », elles sont également, en retour, révélatrices de la psyché humaine, qui découvre son projet fondamental en se perdant en elles pour les faire apparaître.

À l'issue de ce parcours, nous pouvons donc affirmer que l'expérimentation de la mescaline a bien joué un rôle non négligeable dans la thématization originale de l'imagination proposée par Sartre, dans le sens d'une correction de la doctrine du remplissement de Husserl, d'une part, mais aussi dans le sens d'une appropriation existentielle du concept heideggérien de l'être-au-monde, d'autre part. Par la recontextualisation des « Notes sur la prise de mescaline » dans le panorama de la psychiatrie française de l'entre-deux-guerres, nous avons pu éclairer certains des présupposés et des cadres théoriques hérités par Sartre de la tradition psychopathologique. Mais en cherchant à établir une éidétique de l'image, le phénoménologue s'écarte d'une interprétation biologique de la vie de l'esprit pour privilégier une herméneutique de l'existence.

Finalement, tout se passe comme si Sartre avait défocalisé son expérience de l'ivresse mescalinique – refusant d'en faire le thème de sa psychophénoménologie de l'imagination – pour mieux laisser advenir la description d'un rapport originaire au monde, au sein duquel la rationalité de la conscience réfléchie, technique et utilitaire, apparaît comme une instance secondaire. En ce sens, la crise mescaliniennne n'aura été pour Sartre qu'un passage au cœur d'une quête plus impérieuse de l'absolu et de la possession du monde par la connaissance¹²². Au moyen de l'exploration des marges de la conscience rationnelle, Sartre a su revenir de la folie provoquée – psychose artificielle ou schizophrénie expérimentale – et raconter l'expérience du dévoilement de l'être dans le journal d'un face à face inouï entre un individu et la Contingence. Dans son compte rendu de *L'imaginaire*, Lagache n'hésitait pas à affirmer que le héros et narrateur de *La nausée* était un « Sartre imaginaire¹²³ ». Constat auquel Sartre semble bien vouloir consentir dans ses *Carnets de la drôle de guerre*, mais à condition de repérer une « différence essentielle », à savoir le fait que l'écriture lui tient lieu de « principe vivant », de force de création dont ses personnages sont, quant à eux, dépourvus¹²⁴ :

Il se produit ici quelque chose d'analogue à cette désintégration des fonctions [supérieures] par quoi Mourgue veut expliquer les hallucinations. Dans toutes nos pensées, dans tous nos sentiments il y a, à sa place, une composante de tristesse affreuse. Mais lorsque l'intégration hiérarchique est rigoureuse, lorsque l'organisation interne est assurée par des principes synthétiques, cette tristesse est inoffensive ; elle se fond dans l'ensemble, comme l'ombre qui fait mieux ressortir la lumière. Mais si l'on extrait du mélange un principe directeur, les structures secondaires, jusque-là asservies au tout, se mettent à exister pour elles seules. La tristesse cosmique se pose pour soi. C'est ce que j'ai fait : j'ai ôté à mes personnages ma passion maniaque d'écrire, mon orgueil, ma foi en mon destin, mon optimisme métaphysique et j'ai provoqué en eux, de ce fait, un pullulement sinistre. [...] Mes romans sont des expériences et elles ne sont possibles que par désintégration¹²⁵.

Décidément, Roquentin n'aura peut-être jamais été autant à l'image de son créateur que lorsque celui-ci s'est livré, en clinicien de l'imagination, à la désintégration expérimentale de ses fonctions supérieures grâce à la mescaline.

Bibliographie

- Sartre, un film réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat, avec la participation de Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost, André Gorz, Jean Pouillon, texte intégral, Paris, Gallimard, 1977.
- AKSAYAM, Narciso, Sartre. *La Réduction jusqu'à la lie*, 2^e éd. revue et corrigée par l'auteur, Reims, Ingens, coll. « Les Cahiers d'immensité », 2021, p. 21-22.
- BEAUVOIR, Simone de, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986 [1960].
- BERINGER, Kurt, *Der Meskalinrausch : Seine Geschichte und Erscheinungsweise*, Berlin, Heidelberg, 1969 [1927].
- BERNE, Mauricette (dir.), *Sartre : exposition. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2005*, Paris, BNF/Gallimard, 2005.
- BUCHANAN, Douglas N., « Meskalinrausch », *British Journal of Medical Psychology*, vol. 9, no 1, 1929, p. 67-88.
- CHAYET, Stéphanie, *Phantastica : ces substances interdites qui guérissent*, Paris, Grasset, 2020.
- CHEBILI, Saïd, « Le passage à l'acte : problématique au cœur du différend entre Michel Foucault et Henri Ey », *L'information psychiatrique*, vol. 82, 2006, p. 421-428.
- CLAUDE, Henri & Henri EY, « Hallucinoze et hallucination. Les théories neurologiques des phénomènes psycho-sensoriels », *L'Encéphale*, vol. 27, no 7, 1932, p. 376-621.
- , « La mescaline, substance hallucinogène », *Comptes rendus des séances hebdomadaires de la Société de Biologie*, vol. 115, 1934, « Séance du 24 février », p. 838-841.
- COOREBYTER, Vincent de, « Introduction », dans J.-P. Sartre, *La transcendance de l'Ego et autres textes phénoménologiques*, Paris, Vrin, 2003, p. 7-76.
- , *Sartre avant la phénoménologie. Autour de La nausée et de la Légende de la vérité*, Bruxelles, Ousia, 2005, p. 155-167.
- CORMANN, Grégory & Gautier DASSONNEVILLE, « Traduire la *Psychopathologie générale* : Sartre avec Lagache et Aron, face à Jaspers. Une lecture du mémoire de DES sur *L'image dans la vie psychologique* (1927) », *Revue germanique internationale*, no 30, 2019, p. 99-129.
- COSSUTTA, Frédéric, « Le jeu des images dans la prose conceptuelle de Sartre », *Études sartriennes*, no 25, 2021, p. 81-119.
- DASSONNEVILLE, Gautier & Jonathan SOSKIN, « Lever le(s) voile(s). L'irréalisable comme point critique de l'expérience », *Études sartriennes*, no 21, 2017, p. 15-34.
- DASSONNEVILLE, Gautier, « Sartre, l'imagination créatrice et la naissance de l'esthétique française dans les années 1920 », *Études sartriennes*, no 25, 2021, p. 31-52.

- , « De l'hallucination à l'image : les enjeux de la prise de mescaline par Sartre. Sartre et Merleau-Ponty face à la psychologie française des années 1930 », *L'année sartrienne*, no 34, 2020, p. 141-157.
- , « Une contribution sartrienne au roman de la psychologie : le Diplôme sur l'image (1927) », *Études sartriennes*, no 22, 2018, p. 15-41.
- , « Sartre, Bréhier et la vie psychologique : une histoire des images », *Tijdschrift voor filosofie*, vol. 79, no 3, 2017, p. 541-564.
- DELAY, Jean & Henri-Pierre GÉRARD, « L'intoxication mescalinique expérimentale », *L'Encéphale*, vol. 37, 1948, p. 196-235.
- DELAY, Jean, *Les dissolutions de la mémoire*, préface de P. Janet, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1950 [1942].
- DELILLE, Emmanuel, « L'organo-dynamisme d'Henri Ey : l'oubli d'une théorie de la conscience considérée dans ses relations avec l'analyse existentielle », *L'Homme et la Société*, no 167-168-169, 2008, p. 203-219.
- EY, Henri, *Hallucinations et délire : les formes hallucinatoires de l'automatisme verbal*, Paris, Alcan, 1934.
- , *Traité des hallucinations*, tome 1, Paris, Masson, 1973.
- EY, Henri & Marcel RANCOULE, « Hallucinations mescaliniques et troubles psychosensoriels de l'encéphalite épidémique chronique », *L'Encéphale*, vol. 33, no 1, 1938, p. 1-25.
- EY, Henri & Julien ROUART, *Essai d'application des principes de Jackson à une conception dynamique de la neuro-psychiatrie*, préface par H. C. Paris, Doin, 1938.
- FARREL, Patrick, « Mescaline scribe », *Chacrana*, 2021. URL : <https://chacrana.net/mescaline-scribe-beauvoir-sartre/>.
- FLACH, Auguste, « Über symbolische Schemata im produktiven Denkprozess », *Archiv für die gesamte Psychologie*, vol. 52, 1925, p. 379-440.
- FOUCAULT, Michel, *Maladie mentale et psychologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015 [1954].
- GERASSI, John, *Entretiens avec Sartre*, trad. de l'anglais (États-Unis) par A. Boutang & B. Touverey, Paris, Grasset, 2011.
- GROF, Stanislav, *Royaumes de l'inconscient : la psychologie des profondeurs dévoilée par l'expérience LSD*, trad. de l'anglais par P. Couturiau & C. Rollinat, Monaco, éd. du Rocher, 1983 [1976].
- HEIDEGGER, Martin, *Être et Temps*, trad. de l'allemand par F. Vezin, texte d'après R. Boehm, A. de Waelhens, J. Lauxerois & C. Roëls, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1986.

- JAY, Mike, *Mescaline. A global History of the first Psychedelic*, New Haven & Londres, Yale University Press, 2019.
- LAGACHE, Daniel, « La méthode pathologique » (1938), dans *Œuvres I, 1932-1946*, éd. établie et présentée par E. Rosenblum, préface de D. Anzieu, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », p. 259-267.
- LAGACHE, Daniel & Julien ROUART, « La *Psychopathologie générale* de Karl Jaspers », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 32, 1935, p. 776-797.
- LAPIERRE, Christopher, « L'enfant, l'halluciné, le primitif : figures de la raison altérée chez le premier Merleau-Ponty », *Alter*, no 21, 2013, p. 315-335, spéc. 322-323.
- MAYER-GROSS, Willy & Johannes STEIN, « Über einige Abänderungen der Sinnestätigkeit im Mescalindrausch », *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, vol. 101, 1926, p. 354-386.
- , *Pathologie der Wahrnehmung*, Berlin, J. Springer, 1928.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979 [1945].
- , *La structure du comportement*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1942].
- MORSELLI, Giovanni Enrico, « Contribution à la psychopathologie de l'intoxication à la mescaline. Le problème d'une schizophrénie expérimentale », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 33, no 5-6, 1936, p. 368-392.
- MOURGUE, Raoul, « Le point de vue neuro-biologique dans l'œuvre de M. Bergson et les données actuelles de la science », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 27, no 1, 1920, p. 27-70.
- , « La méthode d'étude des affections du langage d'après Hughlings Jackson », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 18, 1921, p. 751-765.
- , *Neurobiologie de l'hallucination*, Bruxelles, Maurice Lamertin, 1932.
- NOUDELMANN, François & Gilles PHILIPPE (dir.), *Dictionnaire Sartre*, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2013.
- RECCHIA, Fabio, « Intention, image et singularité selon le premier Sartre : réflexions sur les propriétés et les fonctions de l'acte d'imagination », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 13, no 2, p. 392-412.
- RIEDLINGER, Thomas J., « Sartre's rite of passage », *The Journal of Transpersonal Psychology*, vol. 14, no 2, 1982, p. 105-123.
- , « Two Classic Trips. Jean-Paul Sartre and Adelle Davis », *Gnosis Magazine*, no 26, 1993, p. 34-41.

- ROUART, Julien, « Janet et Jackson », *L'évolution psychiatrique : hommage à Pierre Janet*, vol. 15, 1950, p. 487-496.
- ROUHIER, Alexandre, *Le Peyotl. La plante qui fait les yeux émerveillés* suivi des *Plantes divinatoires*, préface d'E. Perrot, nouvelle éd. revue et augmentée, La Roche-sur-Yon, Guy Trédaniel, 1975 [1926].
- SARTRE, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976 [1943].
- , *La nausée*, dans *Œuvres romanesques*, éd. établie par M. Contat & M. Rybalka, avec la collab. de G. Idt et de G. H. Bauer, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 1-210.
- , *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1982.
- , *Carnets de la drôle de guerre*, dans *Les mots et autres écrits autobiographiques*, éd. publiée sous la dir. de J.-F. Louette, avec la collab. de G. Philippe et de J. Simont, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 143-651.
- , « Notes sur la prise de mescaline », dans *Les mots et autres écrits autobiographiques*, éd. publiée sous la dir. de J.-F. Louette, avec la collab. de G. Philippe et de J. Simont, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 1222-1237.
- , *Esquisse d'une théorie des émotions*, préface par A. Tomès, Paris, Hermann, coll. « Philosophie », 2010 [1939].
- , *L'imaginaire : psychologie phénoménologique de l'imagination*, éd. revue et présentée par A. Elkaïm-Sartre, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2010 [1940].
- , *L'imagination*, éd. corrigée avec un index par A. Elkaïm-Sartre, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2010 [1936].
- , « L'image dans la vie psychologique : rôle et nature », *Études sartriennes*, no 22, « Sartre inédit : le mémoire de fin d'études (1927) » (G. Dassonneville, dir.), 2019, p. 43-246.
- SIMONT, Juliette, « Appendices. Notice et notes éditoriales aux *Notes sur la prise de mescaline* », dans J.-P. Sartre, *Les mots et autres écrits autobiographiques*, éd. publiée sous la dir. de J.-F. Louette, avec la collab. de G. Philippe et de J. Simont, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 1606-1611.
- TIERCELIN, Claudine, *La pensée-signe : études sur C. S. Peirce*, Paris, Collège de France, coll. « Philosophie de la connaissance », 2013.

Notes

- 1 H. EY, *Traité des hallucinations*, tome 1, Paris, Masson, 1973, p. 602-681.
- 2 *Ibid.*, p. 659-681.
- 3 Après une présentation générale de la classe des hallucinogènes dont l'effet psychotomimétique constitue le dénominateur commun, Ey étudie spécifiquement « Le haschich » (*ibid.*, p. 524-543), « Le LSD » (*ibid.*, p. 544-590), « Les champignons hallucinogènes du Mexique (psilocybine) » (*ibid.*, p. 591-601) et, enfin, « Le peyotl et la mescaline » (*ibid.*, p. 602-658).
- 4 Henri Ey, le premier, traduit *der Meskalinrausch* par « l'ivresse mescalinique ». Dans les années 1940, Jean Delay reprend cet usage avant d'introduire l'adjectif « mescalinique », qui sera également préféré par Henri Michaux lors de ses sessions d'expérimentation poétique de la mescaline, commencées en 1953 avec les psychiatres de Sainte-Anne Jean Delay, Henri Baruk et Julian Ajuriaguerra.
- 5 *Ibid.*, p. 616, n. 2.
- 6 H. EY, *Hallucinations et délire : les formes hallucinatoires de l'automatisme verbal*, Paris, Alcan, 1934.
- 7 Cf. T. J. RIEDLINGER, « Sartre's rite of passage », *The Journal of Transpersonal Psychology*, vol. 14, no 2, 1982, p. 105-123 ; « Two classic trips. Jean-Paul Sartre and Adelle Davis », *Gnosis Magazine*, no 26, 1993, p. 34-41 ; M. JAY, *Mescaline. A global History of the first Psychedelic*, New Haven & Londres, Yale University Press, 2019, p. 158 ; S. CHAYET, *Phantastica : ces substances interdites qui guérissent*, Paris, Grasset, 2020, p. 76-77 ; P. FARREL, « Mescaline scribe », *Chacrana*, 2021. URL : <https://chacrana.net/mescaline-scribe-beauvoir-sartre/>.
- 8 S. DE BEAUVOIR, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986 [1960], p. 271-277 ; *Sartre, un film réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat, avec la participation de Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost, André Gorz, Jean Pouilhon*, texte intégral, Paris, Gallimard, 1977, p. 52-54 ; J. GERASSI, *Entretiens avec Sartre*, trad. de l'anglais (États-Unis) par A. Boutang & B. Touverey, Paris, Grasset, 2011, p. 122-123 (entretiens de mars 1971), p. 150 (entretiens d'avril 1971) et p. 345-346 (entretiens de mai 1972). Le livre de John Gerassi semble introduire quelques confusions sur l'histoire des rapports de Sartre avec les drogues ; le ton amical de la discussion et les souvenirs parfois vacillants de Sartre auxquels s'ajoutent les effets de coupe, de transcription et de traduction d'enregistrements audio anciens ne semblent pas engager la totale rigueur historique des faits racontés dans le livre.
- 9 J.-P. SARTRE, *L'imagination*, éd. corrigée avec un index par A. Elkaim-Sartre, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2010 [1936].
- 10 J.-P. SARTRE, *L'imaginaire : psychologie phénoménologique de l'imagination*, éd. revue et présentée par A. Elkaim-Sartre, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2010 [1940].
- 11 S. DE BEAUVOIR, *La force de l'âge*, *op. cit.*, p. 272.
- 12 *Sartre, un film*, *op. cit.*, p. 52.
- 13 S. DE BEAUVOIR, *La force de l'âge*, *op. cit.*, p. 287 : « Un soir, un petit autobus cahotant et bondé nous amena à Castelnau-de-Montmiral ; il pleuvait ; en descendant sur la place entourée d'arcades, Sartre me dit abruptement qu'il en avait assez d'être fou. Pendant tout le voyage, les homards avaient tenté de le suivre ; ce soir, il leur donnait définitivement congé. Il tint parole. Sa bonne humeur fut désormais imperturbable. »
- 14 J.-P. SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, dans *Les mots et autres écrits autobiographiques*, éd. publiée sous la dir. de J.-F. Louette, avec la collab. de G. Philippe et de J. Simont, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 143-651, spéc. 359-361.
- 15 T. J. RIEDLINGER, « Sartre's rite of passage », *loc. cit.* ; « Two Classic Trips. Jean-Paul Sartre and Adelle Davis », *loc. cit.* Écrivain et chercheur associé en ethnomycologie au musée botanique d'Harvard, Thomas J. Riedlinger a dirigé un ouvrage sur les champignons hallucinogènes en hom-

- mage à Robert Gordon Wasson, qui contribua avec Roger Heim à la collecte des champignons qui permirent l'identification de la structure de la psilocybine et de la psilosine par Albert Hoffman.
- 16 Le docteur Stanislas Grof (né à Prague en 1931) est un pionnier dans la recherche sur l'usage thérapeutique des substances psychédéliques, en particulier du LSD. Il a développé sa théorie à partir de ses observations cliniques nourries par près de 3 500 sessions expérimentales avec les psychotropes entre 1956 et 1973. S. GROF, *Royaumes de l'inconscient : la psychologie des profondeurs dévoilée par l'expérience LSD*, trad. de l'anglais par P. Couturiau & C. Rollinat, Monaco, éd. du Rocher, 1983 [1976].
 - 17 J.-P. SARTRE, « L'image dans la vie psychologique : rôle et nature », *Études sartriennes*, no 22, « Sartre inédit : le mémoire de fin d'études (1927) » (G. Dassonneville, dir.), 2019, p. 43-246. Il s'agit du mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Études Supérieures (DES) rédigé sous la direction du Professeur Henri Delacroix.
 - 18 G. CORMANN & G. DASSONNEVILLE, « Traduire la *Psychopathologie générale* : Sartre avec Lagache et Aron, face à Jaspers. Une lecture du mémoire de DES sur *L'image dans la vie psychologique* (1927) », *Revue germanique internationale*, no 30, 2019, p. 99-129.
 - 19 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », dans *Les mots et autres écrits autobiographiques*, éd. publiée sous la dir. de J.-F. Louette, avec la collab. de G. Philippe et de J. Simont, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 1222-1237, spéc. 1223. Voir aussi, p. 1606-1611, la notice de l'éditrice du manuscrit, Juliette Simont.
 - 20 M. MERLEAU-PONTY, *La structure du comportement*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1942], p. 255 : « La vérité est qu'il n'y a pas de choses, mais des physiologies, de même que, chez l'adulte, une intoxication à la mescaline peut rendre aux objets des apparences animales et faire de la pendule un hibou sans aucune image hallucinatoire. »
 - 21 M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979 [1945], p. 392.
 - 22 Voir W. MAYER-GROSS & J. STEIN, « Über einige Abänderungen der Sinnestätigkeit im Mescalinausbruch », *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, vol. 101, 1926, p. 354-386 ; *Pathologie der Wahrnehmung*, Berlin, J. Springer, 1928.
 - 23 M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 394.
 - 24 C. LAPIERRE, « L'enfant, l'halluciné, le primitif : figures de la raison altérée chez le premier Merleau-Ponty », *Alter*, no 21, 2013, p. 315-335, spéc. 322-323.
 - 25 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1237.
 - 26 J.-P. SARTRE, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 302.
 - 27 Voir J.-P. SARTRE, *L'imagination*, *op. cit.*, p. 140 : « En outre, la méthode même de la phénoménologie peut servir de méthode aux psychologues. Sans doute, la démarche essentielle de cette méthode demeure la "réduction", l'"ἐποχή", c'est-à-dire la mise entre parenthèse de l'attitude naturelle ; et il est bien entendu que le psychologue n'accomplit pas cette ἐποχή et qu'il demeure sur le terrain de l'attitude naturelle. Mais il reste que le phénoménologue, la réduction faite, a des moyens de recherches qui pourront servir au psychologue : la phénoménologie est une description des structures de la conscience transcendante fondée sur l'intuition des essences de ces structures. Naturellement cette description s'opère sur le plan de la réflexion. » Il est remarquable que la première partie de *L'imaginaire* s'arrime bien à l'intentionnalité et à la réflexion au sens de Husserl sans éprouver le besoin de réaffirmer l'opération de réduction phénoménologique comme geste initial de la psychologie phénoménologique de l'imagination.
 - 28 D. LAGACHE, « La méthode pathologique » (1938), dans *Œuvres I, 1932-1946*, éd. établie et présentée par E. Rosenblum, préface de D. Anzieu, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », p. 259-267.

- 29 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1223. La date de janvier 1935 est parfois avancée ; je m'accorde avec la « Chronologie » établie par Michel Contat et Michel Rybalka dans J.-P. SARTRE, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. xxv-civ.
- 30 *Ibid.*, p. 1237.
- 31 *Ibid.*, p. 1227.
- 32 J. SIMONT, « Appendices. Notice et notes éditoriales aux *Notes sur la prise de mescaline* », dans J.-P. Sartre, *Les mots et autres écrits autobiographiques*, *loc. cit.*, p. 1606-1611, spéc. 1610.
- 33 Acquis en 1994 et conservé dans le fonds Sartre (NAF 28405) de la Bibliothèque nationale de France, le manuscrit autographe se compose de sept feuillets remplis recto-verso (sauf f. 4). Un fac-similé du premier feuillet a été publié dans le catalogue de l'exposition *Sartre* de la BNF, qui indique que « le manuscrit, écrit d'une main ferme, avait été donné par Sartre à Merleau-Ponty ». M. BERNE (dir.), *Sartre : exposition. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2005*, Paris, BNF/Gallimard, 2005, p. 70-71.
- 34 Dans les « Notes sur la prise de mescaline », Sartre se réfère erronément au « Docteur Rouault » en lieu et place du docteur Julien Rouart. Nous avons établi ce point dans G. CORMANN & G. DASSONNEVILLE, « Traduire la *Psychopathologie générale* : Sartre avec Lagache et Aron, face à Jaspers. Une lecture du mémoire de DES sur *L'image dans la vie psychologique* (1927) », *loc. cit.*, ainsi que dans G. DASSONNEVILLE, « De l'hallucination à l'image : les enjeux de la prise de mescaline par Sartre. Sartre et Merleau-Ponty face à la psychologie française des années 1930 », *L'année sartrienne*, no 34, 2020, p. 141-157.
- 35 D. LAGACHE & J. ROUART, « La *Psychopathologie générale* de Karl Jaspers », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 32, 1935, p. 776-797.
- 36 *Ibid.*, p. 797.
- 37 H. CLAUDE & H. EY, « Hallucinoïse et hallucination. Les théories neurologiques des phénomènes psycho-sensoriels », *L'Encéphale*, vol. 27, no 7, 1932, p. 376-621, spéc. 615.
- 38 H. CLAUDE & H. EY, « La mescaline, substance hallucinogène », *Comptes rendus des séances hebdomadaires de la Société de Biologie*, vol. 115, 1934, « Séance du 24 février », p. 838-841.
- 39 *Ibid.*, p. 839.
- 40 *Ibid.*, p. 841.
- 41 H. EY & J. ROUART, *Essai d'application des principes de Jackson à une conception dynamique de la neuro-psychiatrie*, préface par H. C. Paris, Doin, 1938. Cet essai a d'abord paru en trois parties en 1936 dans *L'Encéphale. Journal de neurologie et de psychiatrie*, vol. 1, p. 313-356, et vol. 2, p. 30-60 (*suite*) et p. 96-123 (*suite et fin*).
- 42 *Ibid.*, p. 88-89.
- 43 Cf. J. ROUART, « Janet et Jackson », *L'évolution psychiatrique : hommage à Pierre Janet*, vol. 15, 1950, p. 487-496.
- 44 R. MOURGUE, « Le point de vue neuro-biologique dans l'œuvre de M. Bergson et les données actuelles de la science », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 27, no 1, 1920, p. 27-70.
- 45 R. MOURGUE, *Neurobiologie de l'hallucination*, Bruxelles, Maurice Lamertin, 1932.
- 46 J.-P. SARTRE, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 164, n. 1.
- 47 M. MERLEAU-PONTY, *La structure du comportement*, *op. cit.*, p. 311.
- 48 R. MOURGUE, « La méthode d'étude des affections du langage d'après Hughlings Jackson », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 18, 1921, p. 751-765, spéc. 753.
- 49 R. MOURGUE, *Neurobiologie de l'hallucination*, *op. cit.*, p. 20.
- 50 *Ibid.*, p. 19.

- 51 E. DELILLE, « L'organo-dynamisme d'Henri Ey : l'oubli d'une théorie de la conscience considérée dans ses relations avec l'analyse existentielle », *L'Homme et la Société*, no 167-168-169, 2008, p. 203-219.
- 52 S. CHEBILI, « Le passage à l'acte : problématique au cœur du différend entre Michel Foucault et Henri Ey », *L'information psychiatrique*, vol. 82, 2006, p. 421-428.
- 53 H. EY, *Traité des hallucinations*, op. cit., p. 621.
- 54 *Ibid.*, p. 624-625.
- 55 *Ibid.*, p. 624.
- 56 A. ROUHIER, *Le Peyotl. La plante qui fait les yeux émerveillés suivi des Plantes divinatoires*, préface d'E. Perrot, nouvelle éd. revue et augmentée, La Roche-sur-Yon, Guy Trédaniel, 1975 [1926].
- 57 G. E. MORSELLI, « Contribution à la psychopathologie de l'intoxication à la mescaline. Le problème d'une schizophrénie expérimentale », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 33, no 5-6, 1936, p. 368-392.
- 58 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1225.
- 59 *Ibid.*, p. 1223. Voir aussi, p. 1606-1611, la notice de l'éditrice du manuscrit, Juliette Simont.
- 60 V. DE COOREBYTER, « Introduction », dans J.-P. Sartre, *La transcendance de l'Ego et autres textes phénoménologiques*, Paris, Vrin, 2003, p. 7-76.
- 61 En écrivant « image complémentaire », Sartre songe certainement aux « images consécutives » que les psychologues expérimentaux étudiaient au début du xx^e siècle, tout spécialement dans le cadre de la théorie de l'eidétisme développée par Erich Rudolph Jaensch à Marbourg.
- 62 H. EY & M. RANCOULE, « Hallucinations mescaliniques et troubles psychosensoriels de l'encéphalite épidémique chronique », *L'Encéphale*, vol. 33, no 1, 1938, p. 1-25, spéc. 6 : « Il faut remarquer qu'au début de l'expérience et dans les formes légères de l'intoxication il se passe quelque chose un peu analogue aux "hallucinations hypnagogiques" et généralement aux hallucinoses, c'est-à-dire de brusques troubles psycho-sensoriels, soit brusques visions de couleurs (phosphènes), soit apparitions brusques d'images ornementales, soit brusques déformations caricaturales de la réalité. »
- 63 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1230.
- 64 J.-P. SARTRE, *L'imaginaire*, op. cit., p. 48 : « Dans le cas du signe comme dans celui de l'image nous avons une intention qui vise un objet, une matière qu'elle transforme, un objet visé qui n'est pas là. »
- 65 *Ibid.*, p. 64.
- 66 Sur le concept de dégradation et sa genèse chez Sartre, voir G. DASSONNEVILLE, « Sartre, Bréhier et la vie psychologique : une histoire des images », *Tijdschrift voor filosofie*, vol. 79, no 3, 2017, p. 541-564.
- 67 J. DELAY & H. P. GÉRARD, « L'intoxication mescalinique expérimentale », *L'Encéphale*, vol. 37, 1948, p. 196-235, p. 217. Pour être exact, il faut signaler que Delay a lu *L'imaginaire* de Sartre, qu'il cite à propos de la parenté entre la paramnésie et la contemplation esthétique dans sa thèse de doctorat en philosophie de 1942. Voir J. DELAY, *Les dissolutions de la mémoire*, préface de P. Janet, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1950 [1942], p. 120.
- 68 *Ibid.*, p. 217.
- 69 J. DELAY & H. P. GÉRARD, « L'intoxication mescalinique expérimentale », *loc. cit.*, p. 226. La comparaison avec la « mentalité primitive » décrite par Lévy-Bruhl est explicite, p. 222 : « Le syncrétisme est manifeste dans l'obs. 10 où une institutrice se voit demi-nue gardant des animaux qui sont en même temps ses élèves et aussi des parents pour lesquels elle éprouve des sentiments de répulsion et de crainte. L'ambivalence affective colore d'un sentiment inexprimablement contradictoire les scènes vécues. Contradiction encore la fusion de la personnalité dans l'ambiance. Le

manichéisme de quelques-uns de ces rêves, les faits de "participation" et d'autres manifestations de la dégradation nous rapprochent de la pensée primitive. Toutes ces scènes ont [l'air] d'un conte de fées, avec le vif coloris et les interventions magiques, les significations symboliques profondes. »

- 70 J.-P. SARTRE, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 54.
- 71 *Ibid.*, p. 239.
- 72 M. FOUCAULT, *Maladie mentale et psychologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015 [1954], p. 30. Le propos cité est tiré du chapitre II, « Maladie et évolution », qui s'attache à une discussion critique du jacksonisme.
- 73 A. FLACH, « Über symbolische Schemata im produktiven Denkprozess », *Archiv für die gesamte Psychologie*, vol. 52, 1925, p. 379-440. Nous citons la traduction du titre de l'article donnée par Sartre dans *L'imaginaire*, où il convoque les « travaux remarquables et trop peu connus de Flach » (*op. cit.*, p. 189).
- 74 G. DASSONNEVILLE, « Une contribution sartrienne au roman de la psychologie : le Diplôme sur l'image (1927) », *Études sartriennes*, no 22, 2018, p. 15-41.
- 75 D. N. BUCHANAN, « Meskalinrausch », *British Journal of Medical Psychology*, vol. 9, no 1, 1929, p. 67-88. L'auteur mentionne l'article de Flach sur les schèmes symboliques en l'attribuant à « A. Flack ».
- 76 K. BERINGER, *Der Meskalinrausch : Seine Geschichte und Erscheinungsweise*, Berlin, Heidelberg, 1969 [1927]. Voir en particulier le chapitre intitulé « Veränderung des Denkablaufs », p. 85-88.
- 77 *Ibid.*, p. 86, nous traduisons.
- 78 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1231. Les crochets sont de nous.
- 79 J.-P. SARTRE, « L'image dans la vie psychologique : rôle et nature », *loc. cit.*, p. 133-134.
- 80 *Ibid.*, p. 137.
- 81 J.-P. SARTRE, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 195-216.
- 82 Cet évolutionnisme résiduel, que Sartre refuse et dissipe le plus souvent, apparaît assez sensiblement dans ce passage de *L'imaginaire* (*op. cit.*, p. 214) : « Il nous semble, en effet, que notre première réponse à une question abstraite, quitte à se corriger immédiatement, est toujours – au moins en droit – une réponse inférieure, prélogique et empirique à la fois. [...] Cette réponse nous paraît marquer non seulement une étape historique dans le développement de la pensée humaine mais encore une étape nécessaire (bien que l'habitude de la réflexion puisse l'écourter) dans la production d'une pensée individuelle concrète. »
- 83 *Ibid.*, p. 124.
- 84 J.-P. SARTRE, « L'image dans la vie psychologique : rôle et nature », *loc. cit.*, p. 124.
- 85 J. DELAY & H. P. GÉRARD, « L'intoxication mescalinique expérimentale », *loc. cit.*, p. 196.
- 86 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1227 : « D'une façon générale, à partir de ce moment, la plupart des interprétations vont se donner comme ayant un sens profond, comme des renvois, vagues, à ma propre histoire. » Sartre note aussi un « vague renvoi aux réclames électriques au néon » (p. 1229). Cette formule est chez Sartre une sorte d'incantation qui désigne l'atmosphère poétique de ses années d'études à Paris dans les années 1920. Cf. G. DASSONNEVILLE & J. SOSKIN, « Lever le(s) voile(s). L'irréalisable comme point critique de l'expérience », *Études sartriennes*, no 21, 2017, p. 15-34.
- 87 F. COSSUTTA, « Le jeu des images dans la prose conceptuelle de Sartre », *Études sartriennes*, no 25, 2021, p. 81-119. Voir p. 94-95 pour les lignes qui récapitulent le passage de la psychologie de l'imagination de 1927 à la psychanalyse existentielle de 1943. Pour la mise en évidence des rapports de la fonction imageante de la conscience à l'ipsité et à la personnalisation, voir F. RECCHIA, « Intention, image et singularité selon le premier Sartre : Réflexions sur les propriétés et les fonctions de l'acte d'imagination », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 13, no 2, p. 392-412.

- 88 Cf. V. DE COOREBYTER, *Sartre avant la phénoménologie. Autour de La nausée et de la Légende de la vérité*, Bruxelles, Ousia, 2005, p. 155-167. Voir aussi sa notice « Sens/signification », dans F. NOUDELMANN & G. PHILIPPE (dir.), *Dictionnaire Sartre*, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2013, p. 457-458.
- 89 Concernant l'élaboration du concept de surperception chez le jeune Sartre, je me permets de renvoyer aux analyses que j'ai proposées dans G. DASSONNEVILLE, « Sartre, l'imagination créatrice et la naissance de l'esthétique française dans les années 1920 », *Études sartriennes*, no 25, 2021, p. 31-52.
- 90 J.-P. SARTRE, *L'image dans la vie psychologique*, *op. cit.*, p. 68-69.
- 91 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1227. Les crochets sont de nous.
- 92 J.-P. SARTRE, *L'image dans la vie psychologique*, *op. cit.*, « Fragments tardifs », p. 246.
- 93 *Ibid.*, p. 65, 68-69.
- 94 *Ibid.*, p. 240-241. Cette citation de Stendhal est importante pour Sartre, qui la reprend dans *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 145. L'explication de 1927 sur les rapports entre sentiment et image prépare la conception analogique de l'image donnée en 1940.
- 95 J.-P. SARTRE, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 144-145.
- 96 J.-P. SARTRE, « Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1228. Les italiques ainsi que crochets sont de nous.
- 97 *Ibid.*, p. 1229.
- 98 *Idem.*
- 99 *Ibid.*, p. 1230.
- 100 *Idem.*
- 101 J. SIMONT, « Appendices. Notice et notes éditoriales aux Notes sur la prise de mescaline », *loc. cit.*, p. 1611.
- 102 J.-P. SARTRE, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976 [1943], p. 370 : « La conscience du corps est comparable à la conscience du signe. Le signe d'ailleurs est du côté du corps, c'est une des structures essentielles du corps. Or la conscience du signe existe, sinon nous ne pourrions comprendre la signification. Mais le signe est le *dépassé vers la signification*, ce qui est négligé au profit du sens, ce qui n'est jamais saisi pour soi-même, cet au-delà de quoi le regard se dirige perpétuellement. »
- 103 *Ibid.*, p. 370-371. À propos du thème de « l'abstrait émotionnel » voir J.-P. SARTRE, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 264 ; quant aux « intentions vides », voir J.-P. SARTRE, *Vérité et existence*, éd. A. Elkaïm-Sartre, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1989, p. 41 : « les intentions vides de Husserl – mais sa théorie du temps ne lui permet pas de le voir – enjambent le présent pour être à soi-même futures ». Sartre parle alors de « projets de découvrir ».
- 104 M. HEIDEGGER, *Être et Temps*, trad. de l'allemand par F. Vezin, texte d'après R. Boehm, A. de Waelhens, J. Lauxerois & C. Roëls, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1986, §17, p. 80.
- 105 J.-P. SARTRE, *L'être et le néant*, *op. cit.*, p. 364 : « La perception, en effet, ne peut se faire qu'à la place même où l'objet est perçu et *sans distance*. Mais en même temps elle déploie les distances et ce rapport à quoi l'objet perçu indique sa distance comme propriété absolue de son être, c'est le corps. »
- 106 *Ibid.*, p. 198.
- 107 *Idem.*
- 108 J.-P. SARTRE, *Esquisse d'une théorie des émotions*, préface par A. Tomès, Paris, Hermann, coll. « Philosophie », 2010 [1939].

- 109 C. TIERCELIN, *La pensée-signe : études sur C. S. Peirce*, Paris, Collège de France, coll. « Philosophie de la connaissance », 2013. Voir en particulier le chap. 2, « La critique de l'intuition », et le chap. 3, « Le vague de la sensation », où l'auteure montre comment Peirce dénonce ce que Sartre appellera « l'illusion d'immanence » dans *L'imaginaire*. Signalons au passage que Sartre évoque Peirce et sa définition de l'hypothèse comme « somme des résultats expérimentaux qu'elle permet de prévoir » dans l'introduction de *l'Esquisse* (*op. cit.*, p. 9). Une coquille reproduite au fil des rééditions donne « Pierce », mais c'est l'influence du pragmatisme américain fréquenté chez William James et chez James Mark Baldwin que l'on devine derrière cette référence à Peirce.
- 110 J.-P. SARTRE, *Esquisse d'une théorie des émotions*, *op. cit.*, p. 59.
- 111 *Ibid.*, p. 60.
- 112 A. TOMÈS, « Préface », dans J.-P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, *op. cit.*, p. LXXX, CII-CIV.
- 113 J.-P. SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, dans *Les mots et autres écrits autobiographiques*, *op. cit.*, p. 430.
- 114 *Ibid.*, p. 431.
- 115 N. AKSAYAM, *Sartre. La Réduction jusqu'à la lie*, 2^e éd. revue et corrigée par l'auteur, Reims, Ingens, coll. « Les Cahiers d'immensité », 2021, p. 21-22.
- 116 J.-P. SARTRE, *La nausée*, dans *Œuvres romanesques*, éd. établie par M. Contat & M. Rybalka, avec la collab. de G. Idt et de G. H. Bauer, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 154-155.
- 117 J.-P. SARTRE, *L'être et le néant*, *op. cit.*, p. 646-662.
- 118 *Ibid.*, p. 649.
- 119 J.-P. SARTRE, « Nourritures », dans *Les Écrits de Sartre*, M. Contat & M. Rybalka (éd.), Paris, Gallimard, 1970, p. 553 : « J'ai découvert à Naples la parenté immonde de l'amour et de la Nourriture. »
- 120 J.-P. SARTRE, *L'être et le néant*, *op. cit.*, p. 223 : « La fluidité, la tiédeur, la couleur bleuâtre, la mobilité onduleuse de l'eau d'une piscine sont données d'un coup au travers les unes des autres et c'est cette interpénétration totale qui se nomme le ceci. [...] En ce sens, toute qualité de l'être est tout l'être ; elle est présence de son absolue contingence, elle est son irréductibilité d'indifférence ; la saisie de la qualité n'ajoute rien à l'être sinon le fait qu'il y a de l'être comme ceci. »
- 121 *Ibid.*, p. 364 pour la première occurrence ; p. 534 pour le lien entre mon projet et le coefficient d'adversité rencontré comme limites de mon projet.
- 122 J.-P. SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, dans *Les mots et autres écrits autobiographiques*, *op. cit.*, p. 361-371.
- 123 D. LAGACHE, « *L'imaginaire* de Jean-Paul Sartre » (1941), dans *Œuvres I, 1932-1946*, *op. cit.*, p. 339-361.
- 124 *Ibid.*, p. 630.
- 125 *Ibid.*, p. 630-631. Entre crochets nous modifions le texte qui donne erronément « inférieures ».

